

De la même autrice

Et pourtant je m'élève, Poésie, Seghers, 2022 (Points, 2023)

Rassemblez-vous en mon nom, Notabilia, 2020 (Le Livre de poche, 2023)

Lettre à ma fille, Notabilia, 2016 (Le Livre de poche, 2022)

Lady B., Buchet-Chastel, 2014 ((Le Livre de poche, 2014 ; réédition Notabilia en 2025)

Tant que je serai noire, Les Allusifs, 2008 (Le Livre de poche, 2009)

Un billet d'avion pour l'Afrique, Les Allusifs, 2008 (Le Livre de poche, 2012)

Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage, Belfond, 1990 (Le Livre de poche, 2023)

CHANTER, SWINGUER,
FAIRE LA BRINGUE
COMME À NOËL

Sur l'autrice

Maya Angelou fut poète, écrivaine, actrice, militante pour les droits civiques, enseignante et réalisatrice. En 2013, elle reçoit le National Book Award pour « service exceptionnel rendu à la communauté littéraire américaine ». C'est l'une des voix les plus puissantes du XX^e siècle. Née le 4 avril 1928 dans le Sud ségrégationniste, Maya Angelou est une figure emblématique de la vie politique et artistique américaine, où ses livres sont enseignés dans les lycées. Icône de la lutte pour les droits des minorités, activiste féministe, elle a été proche de Nelson Mandela et de Martin Luther King, et a combattu aux côtés de Malcolm X. C'est James Baldwin qui l'a encouragée à écrire. Elle est décédée le 28 mai 2014.

Maya Angelou

CHANTER, SWINGUER,
FAIRE LA BRINGUE
COMME À NOËL

Mémoires

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Sika Fakambi

NOTAB/LIA

La traductrice remercie Manon Frappa et J&G Dinimant.
Ainsi que Lila, Tristan, Kèmi, Françoise, et Léo qui danse.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2024,
pour la traduction française
Titre original : *Singin' and Swingin'
and Gettin' Merry Like Christmas*

© Maya Angelou, 1976

© 2009 Random House Trade Paperback

*All rights reserved including the right of reproduction
in whole or in part in any form.
This edition published by arrangement with Random House,
an imprint and division of Penguin Random House LLC*

© Visuel : Paprika
© Getty Images / Gene Lester
ISBN : 978-2-88983-031-2

*Pour Martha et Lillian, pour Ned et Bey.
Pour les rires, et l'amour, et la musique.*

Au Bellagio Center
de la Fondation Rockefeller,
à Bill et Betsy Olsen, merci.

Et un merci plus particulier
à mon ami et secrétaire,
Sel Berkowitz.

1

« *Don't the moon look lonesome shining
through the trees ?
Ah, don't the moon look lonesome shining
through the trees ?
Don't your house look lonesome when your baby
pack up to leave ?* »

La musique était mon refuge. Entre les silences et les notes, je me glissais et me pelotonnais, le dos rond contre la solitude.

Dans ma petite chambre de location (luxe d'une cuisine commune au bout du couloir), je mettais un disque et entourais de mes bras les épaules de la chanson. Nous dansions, collées l'une à l'autre, j'enfouissais ma tête dans son cou, je posais mes lèvres sur sa peau, et ma joue caressait la sienne.

Melrose Record Shop se trouvait dans Fillmore Street et c'était le temple de la musique, des musiciens, des mélomanes et des collectionneurs de disques. Le son des haut-parleurs se déversait dans la rue avec l'obstination d'une lamentation de pleureuse au bord d'une fosse tombale. Contre un mur au fond de la boutique sombre s'alignaient des kiosques aux allures de cabines téléphoniques ouvertes. Les clients se tenaient là, debout, écoutant au casque leur sélection de

titres sur des tourne-disques mis à leur disposition. J'avais deux heures de pause entre deux boulots. Quelquefois j'allais à la bibliothèque ou, si ça collait avec mes horaires, je prenais un cours de danse gratuit au centre communautaire de la YWCA. Mais le plus souvent, je filais droit vers le mélodieux *Melrose Record Shop*, pour m'y vautrer dans la musique.

Louise Cox, une blonde pas très grande, copropriétaire du magasin, papillonnait d'un client à l'autre comme au milieu d'un jardin de roses. Elle était blanche, parfumée, et souriait ouvertement à la clientèle noire, et j'en déduisais qu'elle était sophistiquée. La sophistication chez les autres avait tendance à m'intimider, si bien que je me tenais à distance de Louise. Mes goûts musicaux oscillaient entre le blues de John Lee Hooker et les sons argentés et bouillonnants de Charlie Parker.

Un jour que j'étais à la boutique, Louise s'est approchée de ma cabine pendant que j'écoutais un disque.

« Bonjour, je m'appelle Louise. Et vous ? »

J'ai pensé : « *Puddin' in Tame. Ask me again, I'll tell you the same.* » C'était une petite comptine cruelle et même plutôt insultante.

La dernière fois qu'une femme blanche était venue me dire autre chose que « Je peux vous aider ? », c'était une prof au lycée. J'ai regardé cette petite femme, son pull-over en cachemire et ses perles, ses cheveux lisses et ses lèvres roses, et j'ai décidé qu'elle était inoffensive. Je lui ai donné

en réponse le nom que je donnais toujours quand un blanc me posait la question.

« Marguerite Annie Johnson. » Je portais les prénoms de mes deux grands-mères.

« Marguerite ? C'est un joli prénom. »

J'ai été surprise. Elle le prononçait comme ma grand-mère. Pas *Margarite*, mais *Marg-you-reet*.

« On a reçu un nouveau Charlie Parker, la semaine dernière. Je l'ai mis de côté pour vous. »

On peut dire qu'elle avait le sens des affaires.

« Je sais bien que vous adorez John Lee Hooker, mais il y a quelqu'un que je voudrais absolument vous faire écouter. » Et là, elle a stoppé la platine et retiré mon disque pour en mettre un autre.

*« Lord I wonder, do she ever think of me,
Lord I wonder, do she ever think of me,
I wonder, I wonder, will my babe come back to me ? »*

La voix du chanteur gémissait un manque qu'il me semblait avoir connu toute ma vie. Mais je ne pouvais pas dire cela à Louise. Et tandis qu'elle me dévisageait, je m'efforçais de composer un masque impassible.

*« Well, I ain't got no special reason here,
No, I ain't got no special reason here,
I'm gonna leave 'cause I don't feel welcome here. »*

Cette musique me collait à la peau comme un vêtement cousu sur mesure.

Elle a dit : « Arthur Crudup. Génial, non ? », le visage baigné de ravissement.

« Pas mal. Merci de me l'avoir fait découvrir. »

Il n'était pas avisé de révéler ses véritables sentiments à des inconnus. Et rien au monde ne m'était plus inconnu qu'une femme blanche amicale.

« Alors je vous mets ça aussi ? Avec le Bird ? »

Les salaires de mes deux jobs dans une petite agence immobilière et dans une boutique de vêtements du centre-ville me permettaient à peine de payer le loyer et la nourrice de mon fils.

« Je passerai les prendre la semaine prochaine. Merci d'avoir pensé à moi. » Ça ne coûte rien de se montrer courtois tant qu'on reste digne. C'est ma grand-mère Annie Henderson qui m'avait appris ça.

Elle a tourné les talons et regagné le comptoir de vente avec son disque, et moi j'ai pris la sage décision de ne pas m'en faire. Je n'avais pas refusé son amitié, j'avais simplement décliné une proposition commerciale.

Je me suis avancée vers la caisse.

« Merci, Louise. À la semaine prochaine. » Au moment où j'ai posé mon disque sur le comptoir, elle a poussé vers moi un autre paquet déjà emballé.

« Voici pour vous, Marg-you-reet. J'ai ouvert un compte à votre nom chez nous. » Et elle s'est tournée vers un autre client. Je n'ai pas pu refuser car je ne savais pas comment le faire avec élégance.

Dehors dans le soir qui tombait sur la rue, je me suis demandé quelles étaient les intentions de cette femme. Que pouvait-elle bien vouloir de moi ?

Pourquoi me laissait-elle partir avec sa marchandise ? Elle ne me connaissait pas. Mon nom aurait pu être inventé de toutes pièces. Elle ne cherchait tout de même pas à faire de moi une amie ? Elle était blanche, après tout, et à ma connaissance les femmes blanches n'étaient jamais seules, sauf dans les romans. Les hommes blancs les adoraient. Les hommes noirs les désiraient, et les femmes noires les servaient. Je ne trouvais spontanément aucune explication à son geste de confiance.

Une fois rentrée chez moi j'ai extrait la somme qu'il fallait au fond d'un tiroir où je gardais quelques économies en cas d'imprévu, bien décidée à retourner la rembourser. Elle a accepté l'argent en disant :

« Merci, Marg-you-reet. Mais il ne fallait pas revenir exprès pour cela. Je vous fais confiance !

– Pourquoi ça ? (Cherchant la provocation.)
Vous ne me connaissez pas.

– Parce que je vous aime bien.

– Mais vous ne me connaissez pas. Comment pouvez-vous aimer quelqu'un que vous ne connaissez pas ?

– Parce que mon cœur m'y incline et j'ai confiance en mon cœur. »

J'ai médité pendant des semaines sur le cas Louise Cox. Décidément, que pouvait-elle bien vouloir de moi ? Mon esprit était assurément une machine bien huilée, fonctionnant avec célérité et une relative discrétion. Je m'amusais souvent à rivaliser avec les candidats des quiz radiophoniques et

la plupart du temps je gagnais haut la main depuis le canapé de mon salon. Ah oui, ma mécanique cérébrale en aurait laissé ébahi plus d'un. En tout cas, ceux qui pourraient s'intéresser à une personne ayant mémorisé les noms de tous les présidents des États-Unis dans l'ordre alphabétique, et toutes les capitales du monde, et tous les minéraux de la planète, et les dénominations génériques d'un certain nombre d'espèces animales. Les talents de ce type n'étaient pas très demandés et je dois admettre que je manquais largement des attraits les plus communément prisés en matière de beauté physique et d'artifices féminins.

Ma vie durant, mon corps s'est rebellé, victorieusement, contre le raffinement de ma nature profonde. J'étais bien trop grande et bien trop maigre. Mes grandes dents exubérantes s'avançaient au premier rang avec l'empressement de celles qui aiment qu'on les voie, et moi, pour contrer leur ostentation, je souriais avec parcimonie. J'avais beau me tartiner les cheveux de soins capillaires Dixie Peach, mon épaisse tignasse noire se rebiffait et s'entortillait et refusait de se soumettre à l'oppression pommadée, exultant sur ma tête comme une nuée d'abeilles en colère. Non, en toute honnêteté, il me fallait admettre que si Louise Cox se montrait si amicale avec moi, ce n'était pas pour ma beauté.

Peut-être m'offrait-elle son amitié parce qu'elle m'avait prise en pitié ? L'idée s'est enroulée autour de moi telle une corde, effilochée et lâche d'abord, m'enserrant ensuite, pour se nouer fermement dans

ma conscience. J'ai senti mon esprit tressaillir devant cette intrusion. Une femme blanche ? S'apitoyant sur mon sort ? Qu'elle essaye seulement. J'allais de ce pas retourner au magasin lui dire son fait. Je froisserais en boule sa compassion dégoûtante et la lui jetterais au visage. Je lui enfoncerais le nez dans sa sollicitude insollicitée, jusqu'à ce que ses yeux larmoyants voient qui je suis, une reine, hors de portée des manants de son acabit, quand bien même ils se traîneraient à genoux, et supplieraient.

Louise était penchée au-dessus du comptoir, s'adressant à un jeune garçon noir. Elle n'a pas interrompu l'échange pour saluer mon entrée.

« Combien de cartons as-tu pliés exactement, J. C. ? » La voix était posée.

« Dix-huit. » Le garçon a répondu d'un ton tout aussi mesuré. Sa tête atteignait à peine le comptoir. Elle a pris une petite boîte sur une étagère juste derrière son dos.

« Alors, voici dix-huit cents. » Elle a étalé les pièces en cercle pour les compter, puis elle a versé la somme dans le creux de la main tendue.

« OK », a-t-il dit dans un demi-tour mal assuré sur ses jambes d'enfant, me bousculant au passage, et marmonnant encore « Merci ».

Louise a fait le tour du comptoir, poursuivant la petite voix. Elle est passée près de moi en courant, s'empressant d'aller retenir la porte, qu'elle a rattrapée juste un instant après qu'il l'a claquée.

« J. C. ! » Elle s'était postée sur le trottoir, les poings sur les hanches, et elle avait élevé la voix.

« On se voit samedi prochain, J. C. ! » Puis elle est rentrée dans la boutique et m'a vue.

« Bonjour, Marg-you-reet. Dites donc, je suis bien contente de vous voir. Excusez ce remue-ménage. Il fallait que je paye un de mes commis. »

J'attendais qu'elle poursuive. J'attendais qu'elle me dise combien il était attachant et combien pauvre et si c'est pas du gâchis tout ça. Elle est repassée derrière le comptoir et s'est mise à glisser des vinyles dans des pochettes en papier.

« Quand j'ai ouvert le magasin, tous les enfants du quartier sont venus me voir. Ils me réclamaient tous de la musique, ou que je leur donne un "ti'sou". (Supplice d'entendre les blancs imiter l'accent noir.) Je leur ai expliqué que la seule façon d'obtenir cet argent de moi serait de travailler pour cela, et que je laisserais volontiers leurs parents écouter des disques mais pas eux, pas tant qu'ils ne seraient pas assez grands pour voir le haut des platines. Alors je leur ai proposé de plier mes boîtes en carton vides pour un cent la pièce. »

Ensuite elle a dit : « Je suis contente de vous voir parce que j'ai un travail à vous proposer. »

J'avais déjà fait un tas de choses, pour gagner ma vie, mais je n'allais pas jusqu'à faire le ménage chez les blancs. J'avais bien essayé, mais je n'avais pas tenu plus d'une journée. Les tables cirées, les fleurs coupées, les placards remplis de vêtements qui n'étaient pas à moi, tout ça me désorientait complètement. Je ne supportais pas les tapis à motifs, les cuisines carrelées, ou les réfrigérateurs

pleins des restes d'un dîner que d'autres avaient mangé. « Pardon ? » La froideur glaciale de ma voix me faisait une espèce d'accent huppé comme celui de Vivien Leigh (avant *Autant en emporte le vent*).

« Jusqu'ici ma sœur m'aidait au magasin, mais c'est la rentrée scolaire. Je me suis dit que vous seriez parfaite pour la remplacer. »

J'ai senti ma résolution mollir comme un genou qui flanche.

« Je ne sais pas si vous savez mais j'ai une clientèle assez variée et j'essaye d'avoir en stock, même en petite quantité, tous les disques d'artistes noirs qui sortent. Et si jamais il m'en manque un, j'ai aussi un catalogue complet grâce auquel je peux les commander. Qu'en dites-vous ? »

Son visage était ouvert et souriant. J'ai plongé au fond de son regard pour y chercher un sens caché, je n'ai rien trouvé.

« Je n'aime pas entendre les blancs imiter les noirs. Est-ce que les enfants vous ont *vraiment* demandé un "ti'sou" ? Franchement ? »

Elle a répondu : « Vous avez raison, ils n'ont pas demandé. Ils ont *exigé* un "ti'sou". » Le sourire avait quitté son visage. « Mais dites-le, vous. »

J'ai pressé mes lèvres pour articuler la syllabe *pe* : « petit sou ».

Elle a tendu le bras vers la boîte et m'a remis une pièce. « La différence, c'est que vous, vous êtes allée à l'école, et que nous sommes, vous et moi, des adultes. En tout cas, je serais ravie que vous

acceptiez de travailler avec moi. » Elle m'a parlé du salaire, des horaires et de ce que seraient mes tâches.

« Je vous remercie beaucoup pour la proposition. Je vais y réfléchir. »

Et j'ai quitté la boutique, la tête haute, le dos bien droit. J'essayais d'exsuder l'indifférence, comme un poulpe son encre, pour camoufler mon excitation.

Il fallait absolument que je parle à Ivonne Broadnax, la Réaliste. C'était mon amie la plus proche. Ivonne avait échappé à la tare de l'aveuglement romantique dont je souffrais depuis toujours. Elle avait les yeux clairs et perçants d'une survivante née. Je me suis rendue dans sa maison d'Ellis Street, où elle élevait, à vingt-cinq ans, une fille de huit ans et une sœur de quinze.

« Ivonne, tu la connais, toi, cette femme qui tient le magasin de disques ?

– La petite blanche au sourire de travers ? » Elle avait une voix fluette et aiguë dont le son, pour parvenir à mes oreilles, devait forcer le passage entre ses dents lisses et blanches.

« Oui. Pourquoi ?

– Elle m'a proposé du travail.

– Du genre ? » Je pouvais toujours compter sur son cynisme.

« Vendeuse.

– Pourquoi ?

– C'est ce que je n'arrête pas de me demander. Pourquoi ? Et pourquoi moi ? »

Ivonne, assise, immobile, réfléchissait. Elle était d'une grande beauté, qu'elle portait avec nonchalance. Ses lèvres en cœur s'étaient pincées, et quand elle a fini par relever la tête, elle avait piqué un fard, son visage rosi et pâli.

« Est-ce qu'elle en serait ? » Nous savions toutes les deux que c'était la seule explication logique.

« Non. Je suis certaine que non. »

Ivonne a baissé la tête de nouveau. Puis elle l'a relevée pour me regarder.

« Tu lui as demandé ? »

– Non.

– Je veux dire, c'est toi qui lui as demandé pour le travail ?

– Non, c'est elle qui me l'a proposé. » J'avais pris un ton un peu indigné.

Ivonne a dit : « Tu sais, les blancs sont bizarres. Je ne suis même pas sûre qu'ils sachent pourquoi ils font les choses qu'ils font. » Ivonne avait grandi dans une petite ville du Mississippi, et moi dans une ville encore plus petite de l'Arkansas. La question des blancs était dans notre vie une constante pareille au cycle des saisons, et une inconnue pareille à la richesse.

« Peut-être qu'elle essaye de se prouver quelque chose. » Elle a marqué une pause. « Elle propose quoi, comme salaire ? »

– Assez pour que je puisse quitter mes deux jobs et ramener le bébé à la maison.

– Alors prends ce boulot.

– Je vais devoir passer les commandes et faire des inventaires et tout ça.

– Enfin quand même, Maya ! (Elle m'appelait du nom que me donnaient les gens de ma famille.) Si tu peux diriger un commerce de fesses, alors tu peux diriger un commerce de disques ! »

Quand j'avais dix-huit ans, à San Diego, pendant un temps je m'étais occupée d'une maison close : deux professionnelles y recevaient les clients, et moi, tenancière, je touchais un pourcentage. J'avais depuis longtemps enfoui dans ma tête cette période de ma vie sous des couches et des couches d'autres choses, avec une indulgence certaine, et un simulacre de naïveté. Mais c'était vrai, j'avais un talent incontestable pour administrer et gérer.

« Dis-lui que tu prends le boulot, et ensuite ne la quitte pas des yeux. Tu sais comment sont les blanches. Elles enlèvent leur culotte, commencent par s'allonger, et puis elles crient au viol. Si tu ne fais pas attention, un jour elle va se sentir un peu faible et te tomber évanouie dans les bras, et avant même que tu comprennes ce qui t'arrive tu vas te retrouver à faire les vitres et récurer le sol. » On a pouffé comme deux vieilles biques, en se rappelant un secret du temps d'avant. Nos rires avaient un goût amer ; ils n'étaient pas dirigés contre les femmes blanches. C'était une ruse à laquelle les femmes noires avaient toujours eu recours pour masquer leur vulnérabilité ; rire pour ne pas pleurer.

J'ai pris le boulot, et j'ai fait en sorte de ne jamais baisser ma garde avec Louise. Aucun de ses faits

et gestes, ni aucune de ses paroles, ne m'échappait. La question n'était pas tant de savoir si elle divulguerait son véritable fond raciste mais quand et comment cette révélation se produirait. Pendant quelques mois, j'ai été la protagoniste d'un véritable film à suspense, à l'affût de la moindre intonation, du moindre regard.

Le dimanche, jour où la clientèle plus âgée visitait le magasin après la messe, afin d'y écouter les sermons du révérend Joe May enregistrés en 78 tours, je tremblais d'excitation à l'idée de la prendre sur le fait. D'amples femmes corsetées se rassemblaient autour des tourne-disques, la poitrine débordante de ferveur religieuse, tandis que leurs maris en costume sombre s'inclinaient vers la musique, visages dépouillés s'abandonnant à la présence de l'Esprit saint, longs doigts noirs ou bruns agrippant fébrilement leur bible. Louise proposait des chaises pliantes aux dames, puis retournait derrière le comptoir pour s'occuper de la caisse. J'attendais le sourire narquois qui se dessinerait au coin de ses lèvres, les yeux qu'elle lèverait au ciel assiégré, preuves irréfutables qu'elle considérait sa peau blanche comme un mérite suprême que Dieu et elle-même s'étaient arrogés afin d'être les seuls à en jouir.

Au bout de deux mois de cette incisive vigilance, j'étais éreintée et je ne décelais toujours pas la moindre trace de préjugé. Alors j'ai lâché l'affaire pour ne plus qu'apprécier le bonheur de baigner dans ce riche univers musical. Les débuts de

matinée étaient consacrés à Bartók et à Schoenberg. En milieu de matinée, je m'offrais les voix de Billy Eckstine, Billie Holiday, Nat Cole, Louis Jordan et Bull Moose Jackson. Un piroji du traiteur russe d'à côté en guise de déjeuner, avant de laisser éclater le son des géants du be-bop. Charlie Parker et Max Roach, Dizzy Gillespie, Sarah Vaughan, Al Haig et Howard McGhee. Le blues était réservé aux fins d'après-midi ; ces chants d'amour éperdu trouvaient leur écho dans ma solitude.

Je commandais du stock et passais des disques à la demande, je vidais les cendriers et époussetais les présentoirs en carton des vitrines. Louise et son associé, David Rosenbaum, m'ont bientôt manifesté leur satisfaction en m'accordant une augmentation et, bien que reconnaissante pour cet emploi et cette première expérience de relation amicale entre noirs et blancs, je ne pouvais leur exprimer ma gratitude que par ma ponctualité, mon efficacité à accomplir mes tâches et mon respect neutre et distant.

Chez moi, en revanche, la vie se diaprait de couleurs. J'allais désormais chercher mon fils chez la nourrice tous les soirs. À cinq ans, il était si beau que son sourire aurait fait fondre une brute.

Deux ans durant, nous avons tournoyé comme des araignées d'eau dans un maelström sans fin. Il me fallait travailler afin de subvenir à nos besoins, mais les frais de nourrice étaient si exorbitants qu'ils m'obligeaient à prendre deux emplois pour gagner à peine de quoi faire garder Clyde et payer

mon loyer. Je le mettais en pension complète six jours et cinq nuits par semaine.

La veille de mon jour de congé, je me rendais chez la nourrice. D'abord il attrapait le bas de ma robe, puis il entourait mes jambes de ses bras et s'agrippait à moi en hurlant pendant que je réglais la facture de la semaine. Je l'arrachais de moi, forçant ses petits bras à lâcher prise, et je le prenais dans les miens pour descendre la rue. Tout du long, sur plusieurs pâtés de maisons, il ne faisait que hurler. Quand on était assez loin de chez la nourrice, ses bras relâchaient mon cou et je pouvais enfin le déposer à terre. Nous passions toute la soirée dans ma chambre. Il ne me quittait pas d'une semelle, jusque dans les toilettes. Après le dîner, que je préparais dans la cuisine commune, je lui lisais un livre et le laissais s'essayer à lire à son tour.

Le lendemain, nous allions toujours au parc, au zoo, au musée d'Art de San Francisco, au cinéma voir un dessin animé, ou dans un autre lieu de divertissement gratuit ou peu onéreux. Et toute la soirée, il luttait contre le sommeil comme un vieillard contre la mort. Au matin, je le retrouvais recroquevillé dans son lit, poussant de petits cris d'animal blessé. Et je faisais taire mon cœur pour le réveiller quand même. Je l'habillais, et nous reprenions le chemin du retour chez la nourrice. À quelques blocs de notre destination, il se remettait à pleurer.